DEUXIÈME ANNÉE
N° 49
4 DÉCEMBRE 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS

LAUDY 47

Pourquoi Maître Fairservice honore-t-il Frank de ses confidences ?... (Voir p. 11.)

TINTIN FÊTE SAINT NICOLAS

Nouvelles Séances de Cinéma à Bruxelles et en Province.

PLUS que deux ou trois jours, mes amis! Samedi, tôt matin, vous vous réveillerez, et tout de suite, sautant hors de votre lit, vous vous précipiterez vers la cheminée où vous découvrirez — du moins je l'espère — vos rêves attendus depuis si longtemps.

Jouets, livres, friandises — que sais-je — tout ce qui fait votre joie vous sera offert, en ce matin de fête, et c'est d'un cœur joyeux que vous chanterez les mérites du bon Saint Nicolas, patron des écoliers.

★

« Notre » journal, lui aussi, entend fêter joyeusement Saint Nicolas avec ses amis. Et pour cela, il a décidé d'organiser, durant ce mois de décembre — à Bruxelles et dans les principales villes du pays — des séances de cinéma, avec la collaboration des Ciné-Clubs de Belgique, pour Filles et Garçons.

Tous vous avez encore en mémoire — n'est-ce pas, mes amis? — le souvenir de notre première séance de cinéma, organisée à Bruxelles, en la salle du Victory, le 9 novembre dernier.

Noblesse oblige. Le succès de cette première séance de cinéma fut tel, auprès des Bruxellois, que nous avons pensé qu'il était juste d'associer à leur joie nos nombreux amis de province. C'est pourquoi nous avons mis sur pied, avec l'aide éclairée des Ciné-Clubs de Belgique, plusieurs séances nouvelles qui se dérouleront à Bruxelles, encore, mais aussi à *Verviers*, à *Mons*, à *Namur*, à *Liége* et à *Charleroi*.



Pour ce mois de décembre, un magnifique programme a été élaboré. Je veux vous en réserver la surprise, mais sachez cependant qu'il sera composé d'un dessin animé, d'un documentaire et d'un grand film dont l'intérêt ne manquera pas de vous tenir en haleine jusqu'à la fin.



De plus, au cours des deux premières séances, *Saint-Nicolas en personne* fera son apparition au milieu des amis de « Tintin ». Aux autres matinées, une surprise leur sera réservée.

Que pensez-vous de nos projets, mes amis? N'est-ce pas qu'ils sont sympathiques et que vous répondrez, très nombreux, à l'appel que nous vous lançons? Le prix de l'entrée générale a été fixé à DIX FRANCS. Les membres du Club Tintin, sur présentation de leur carte, bénéficieront d'une *réduction de 50 %*. Ils ne paieront que CINQ FRANCS par entrée.



Dès à présent, nous pouvons vous annoncer qu'une nouvelle séance de cinéma sera donnée à Bruxelles, le jeudi 4 décembre, de 14 à 16 heures précises, au *Léopold Palace*, 13, avenue de la Chasse (Etterbeek). Les portes seront ouvertes à 13 h. 30.

Le dimanche suivant, 7 décembre, un programme sera offert à nos amis de *Verviers*, de 10 à 12 heures, en la salle du *Coliseum*, 16, rue Xhavée. Les guichets seront accessibles dès 9 h. 30.

D'autres séances sont prévues, dans le courant du mois de décembre, soit le dimanche matin, soit le jeudi après-midi, à *Mons*, à *Namur*, à *Liége* et à *Charleroi*. Nous vous ferons connaître, dans ce journal, les dates précises et les salles où elles auront lieu.

Enfin, le 28 décembre, pour terminer l'année en beauté, une nouvelle réunion des amis de « Tintin » se fera au cinéma *Victory*, à *Bruxelles*, et un programme entièrement nouveau sera présenté le matin, de 10 heures à midi.

Amis de tous les coins de Belgique, notez, dès à présent, les renseignements qui vous intéressent dans le présent message et ne manquez pas de lire, dans les prochains numéros, les détails complémentaires relatifs à nos séances de cinéma.

Je vous souhaite bon amusement

Tintin



MON COURRIER

ZIANT SERGE, Malmedy. — Pour être membre du Club, il suffit que tu envoies au bureau du journal 10 frs. (puisque tu n'es pas abonné), ainsi que tes nom, prénom, adresse, date de naissance et photographie. Par retour du courrier, tu recevras ta carte de membre et la grille des messages.

WERCK DENISE, Liège. — « Désire correspondre avec une lectrice de douze ou treize ans, n'habitant pas Liège, mais parlant le français et aimant la lecture ».

BELETSA. — Paul Cuvelier est très sensible aux félicitations qui lui viennent d'un peintre qui est aussi professeur de dessin à l'Académie des Beaux-Arts! Mais non, à dix-sept ans on n'est pas trop vieille pour lire et aimer Tintin. MM. Sartre, Gide et les autres peuvent bien attendre leur tour, s'il vient jamais! Et vive la jeunesse éternelle!

DECHY GUY, Beernem. — Tu es bien curieux, Guy, et bien naïf si tu crois que je vais te révéler la suite des histoires qui paraissent dans ce journal. D'ailleurs, je n'en sais rien moi-même. Attendons avec patience.

HERMANT RENE, Stembert. — Mais oui, tu peux créer une section « Aviation » avec tes camarades. Pour le moment, nous ne pouvons pas intervenir : faites pour le mieux. Vous êtes assez grands pour organiser cela comme il faut. Un seul point important : il n'y a que les chics types qui peuvent se réunir sous le signe de Tintin. Respectez le code d'honneur, et ce sera parfait.

ENFANTS SAGES !

Réclamez à Saint Nicolas votre abonnement à « Tintin ».

N. B. : Réservé aux enfants sages seulement !

HELMANS TONY, Bruxelles. — Voulez-vous transmettre mon bonjour aux trois petites filles et aux deux petits garçons que vous recevez si gentiment en votre maison de campagne. Et saluez particulièrement Nicole Vanden Berghe qui a désiré être membre du Club. Bien sûr, à cinq, ils peuvent former une section locale : je leur souhaite bon succès.

LECLERQ LEON, Frameries. — Les concours sont difficiles ? Tant mieux : on a d'autant plus de mérite de les réussir. Viens nous voir quand tu le voudras, petit joueur de football : tu seras toujours le bienvenu.

LOVENS MAURICE, Uccle. — Bravo à tous les amis de Tintin de la sixième Latine du Collège Saint-Pierre! Et toutes mes félicitations à toi, Maurice. Pas de radio pour le moment, mais des séances de cinéma et, bientôt, un film avec Tintin ! Etes-vous des nôtres ?

DU PARC CLAUDE, Hamal. — Mon nom de famille? Tintin, sans plus. C'est bien suffisant pour qu'on me reconnaisse, crois-moi. Bon voyage en Suède !

KARISIMBI, Kivu (Congo). — Merci, mon cher ami lointain, pour tes belles photos. Puisque tu es scout, pourquoi ne m'enverrais-tu pas quelques vues de vos camps et ta photo à toi ? J'aimerais surtout vous voir vivre là-bas.

LANNOY MICHETTE, Herstal — Si j'aime l'idéal scout? Mais je [illegible] sais rien de plus beau au monde pour la jeuness[illegible], la condition, bien entendu, qu'on vive cet idéal à tous les instants de la journée. Tu peux toujours me soumettre l'un ou l'autre de tes contes. Et bravo d'aider ta maman au ménage.

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité :
Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH
12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 *mois*	6 *mois*	1 *an*
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums peuvent être obtenus franco contre versement de 60 frs.

Le Recueil nº 1 de « Tintin », contre versement de 69 frs.

Les paiements s'effectuent, pour :
La Belgique: au C.C.P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
La France : à Tintin-Paris - Boite Postale 14.
Le Congo: à Tintin-Congo - Boite Post. 449 Léo.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER

















En se retournant il n'a pas pu voir cette crevasse. Ce doit être le chef des bandits. Descendons le voir.











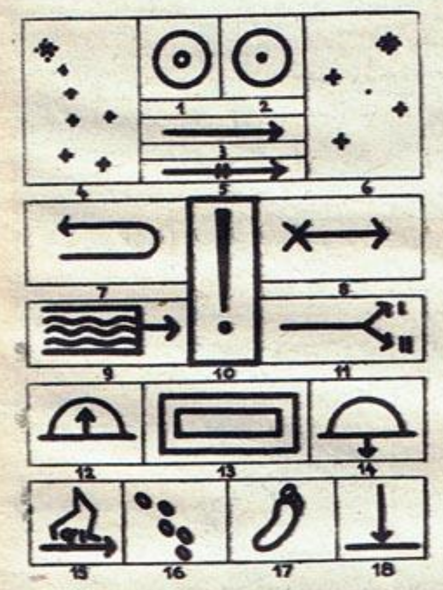
(A suivre.)



Mon cher Camélion,

UN bon scout doit savoir s'orienter. Mais, hélas, comme nous ne jouissons pas, à l'instar des animaux, d'un sixième sens, il faut bien faire usage d'indications et de points de repère.

Voici quelques signes de piste destinés à faciliter l'orientation des éclaireurs.



Ils signifient :

1. Est ici. — 2. Est rentré chez lui. — 3. Direction à suivre. — 4. Nord (Petite Ourse). — 5. Obstacle à franchir. — 6. Sud (Croix du Sud). — 7. Revenir sur ses pas. — 8. Suivre le fleuve. — 10. Les « Signes de Piste » ont prêté jusqu'ici à confusion, le lecteur ne sachant pas toujours si l'indication est un ordre ou la communication que l'auteur a fait ceci ou cela. Tout signe prêtant à confusion au sujet de la personne, signifie : « Je » ou « Nous » avons fait. Ce n'est que par l'adjonction d'un point d'exclamation qu'il devient un ordre à l'adresse du ou des lecteurs. — 11. Un groupe se divise. « Un » a suivi un chemin et « deux » l'autre direction. — 12. Est. — 13. Attendre ici. — 14. Ouest. — 15. A suivre; six mètres. — 16. Piste. — 17. Aller au Pas. — 18. Ici, présent, maintenant.

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.



Vous avez fait une carte remarquable, Pierre! Il y a des marchands de bonbons à toutes les haltes!

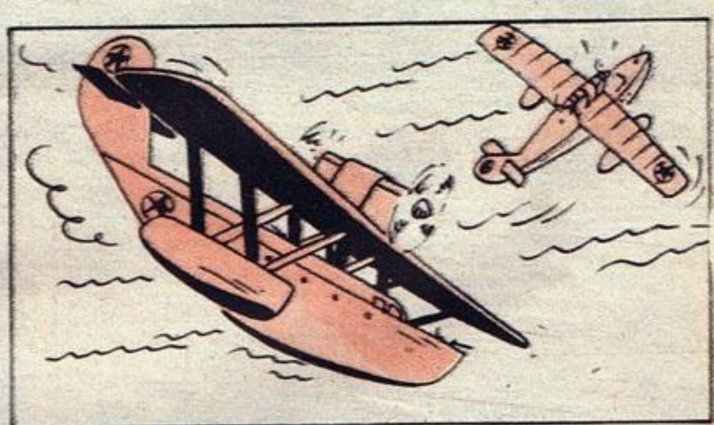






















MAIS vous avez, mes amis, bien d'autres choses que des cartes géographiques à fixer à votre mur; et il faut mieux que des punaises pour suspendre des tableaux, cadres, assiettes ou autres bibelots.

Le premier facteur dont vous devez tenir compte, c'est la composition de vos murs. Si, par hasard, il s'agissait de boiseries, visibles ou recouvertes de papier, le problème serait bien facile à résoudre. Il suffirait de planter, avec un marteau, un simple clou recourbé, à moins que vous ne préfériez employer une vis. Il est certain que c'est le procédé le plus facile et le plus solide; vive le bois!...

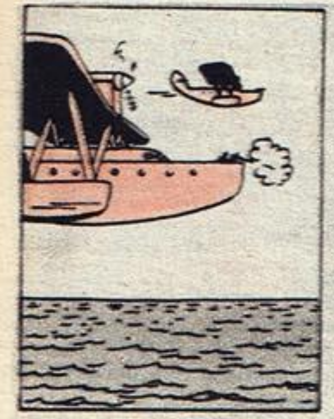
Pourtant, généralement, vos murs sont recouverts d'une couche plus ou moins épaisse de plafonnage, composé de plâtre mélangé à un peu de poils de vache. Si vous y enfoncez un clou, celui-ci entre facilement mais ne tient pas; dès que vous y suspendez un objet, le plâtre s'effrite autour du clou; ce dernier tombe, ainsi que l'objet suspendu, et fait place à un grand trou qu'il faudra réparer.

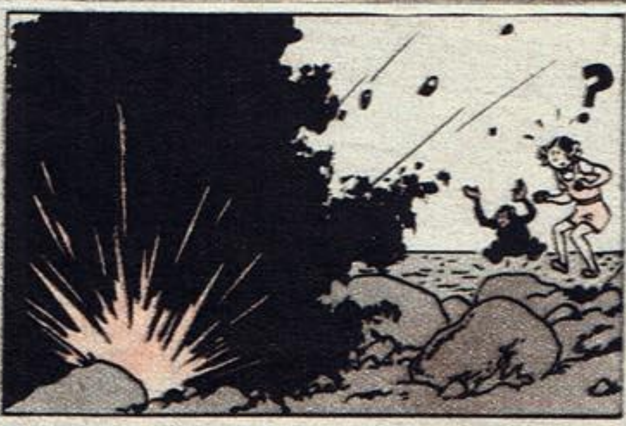
Un inventeur inconnu, il y a une bonne vingtaine d'années, a lancé sur le marché un nouveau crochet, appelé à ce moment-là le crochet « X », qui est maintenant copié et fabriqué par quantité de marques, et se trouve en vente dans toutes les quincailleries et dans les grands magasins.

Ces crochets se font en six dimensions, au moins, suivant le poids des objets à suspendre. En voici le principe. Le crochet lui-même est en tôle emboutie. Une partie verticale plate se recourbe vers le bas pour supporter le tableau, tandis que le haut est plié en forme de triangle, suivant le croquis ci-contre. Une longue aiguille en acier trempé traverse obliquement deux côtés de ce triangle, puis s'enfonce de plusieurs centimètres dans le mur. La tête de l'aiguille retient le crochet.

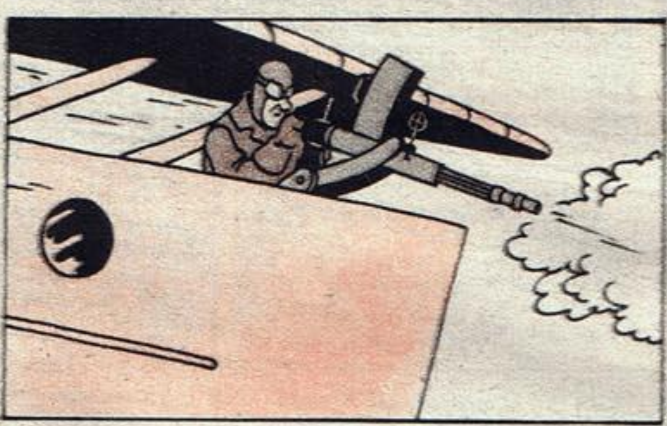
... DU MYSTÈRE

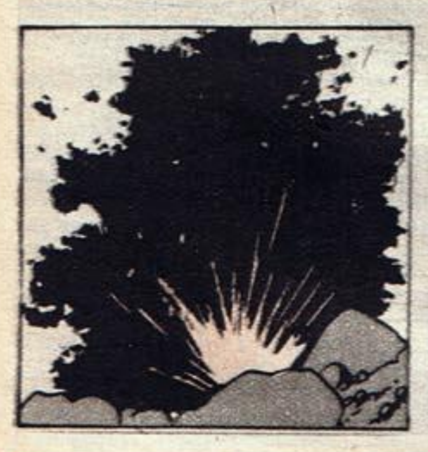
... Jo, Zette et Jocko













(A suivre.)

Dans sa simplicité, ce petit crochet est une merveille, et vous serez certainement de mon avis quand vous aurez compris de quelle manière il fonctionne.



A cause de la partie verticale, le poids du tableau transmet au crochet un effort de haut en bas. L'aiguille d'acier, supportant le crochet en deux points relativement éloignés, est maintenue fermement dans sa position oblique, sans aucune tendance à basculer. Pour cette raison, et parce qu'elle est en acier trempé, très rigide, elle « porte » dans le plâtre du mur sur toute sa longueur. Ce n'est donc plus la surface du plâtre, mais toute son épaisseur qui supportera le poids du tableau. L'importance de cette répartition de l'effort est telle, qu'un petit crochet muni d'une aiguille d'un millimètre de diamètre sur deux centimètres de long sera plus efficace qu'un clou recourbé de trois millimètres, enfoncé à trois ou quatre centimètres, dans le plâtre.

Les plus gros modèles de ces crochets se fixent à l'aide de deux, trois ou quatre aiguilles, et ils peuvent supporter de lourds tableaux.

N'hésitez donc pas à fixer tous vos cadres, dans les murs recouverts de plâtre, à l'aide de crochets à aiguilles. Achetez-en un assortiment, de différentes grosseurs. Mais choisissez-les de bonne qualité: que le corps soit cuivré, pour éviter la rouille; et surtout que les aiguilles soient en véritable acier bleui, et non en fer, comme de vulgaires clous.

T. Tournesol



ALEX JANY, LE MEILLEUR NAGEUR DE TOUS LES TEMPS

(Suite et fin.)

ALEX n'avait pas dix-sept ans que son nom était déjà célèbre dans le monde entier. Invité en Egypte, en Hollande, en Tunisie et en Amérique, c'est cependant à la petite Belgique et à ses habitants qu'il doit, selon ses dires, ses meilleurs souvenirs de voyage.

Ses déplacements en Amérique et en Egypte furent assez décevants. Dépaysé, trop souvent abandonné à lui-même, ne comprenant pas un mot d'anglais, ce grand jeune homme de dix-sept ans, timide et renfermé avec les gens qu'il connaît mal, ne remporta pas les succès auxquels il pouvait prétendre. Il fut aussi impresssionné par la taille du champion américain Bill Smith, un colosse qui mesure 1 m. 90 et pèse plus de 100 Kilos. Pourtant, au point de vue physique Jany n'a pas à se plaindre. Il mesure 1 m. 84, pèse 96 Kilos et chausse du 48 ! Il a non seulement de très grands pieds mais aussi des mains comme des battoirs et de fort longs bras, toutes sortes de facteurs qui sont très avantageux pour un nageur de crawl



Après l'entrainement, que c'est bon un verre d'eau !

Notre ami Alex fut l'étoile des championnats d'Europe qui se sont disputés récemment à Monaco. Vainqueur du 100 mètres et du 400 mètres, il est en outre, à l'heure actuelle, recordman du monde des 100, 200, 300 et 400 mètres nage libre. Ce n'est plus un homme, c'est un poisson et il a fait disparaître à lui tout seul, des tablettes aux records mondiaux, les noms des super-champions américains Alan Ford, Smith et Flanagan.

Alex Jany se lève à sept heures du matin et se couche à neuf heures du soir; il ne boit pas et ne fume pas... mais il adore la crème glacée. Il est aide-comptable à Toulouse et donne toute satisfaction à son patron.

Déjà consacré le nageur le plus rapide de tous les temps, ce grand jeune homme timide doit encore progresser. Où s'arrêtera-t-il ? E. T.





RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un chargement d'esclaves noirs en Afrique, « La Pandore » file vers l'Amérique du Sud. Mais, en plein océan, le feu éclate à bord. Il faut abandonner le navire. La plupart des matelots construisent un radeau à la hâte et s'éloignent vivement de l'épave incandescente. Des jours passent... Toujours rien à l'horizon. Les matelots affamés se proposent de sacrifier le jeune Will. Mais Ben Brace s'interpose...

DANS ce cas-là, continua Ben Brace sans changer de ton, puisque vous êtes tous du même avis, et que le mousse doit être mangé le premier, je ne vois pas pourquoi je m'y opposerais plus longtemps; je suis d'accord avec vous, et je ne le défends plus.

Ces paroles me frappèrent de stupeur, et je levai les yeux sur Ben Brace.

Il ne fit pas attention à moi; il continua de regarder les matelots, et je crus m'apercevoir qu'il avait encore quelque chose à leur dire.

— Mais, reprit-il en effet après un instant de silence, mais, à une condition.

— Laquelle? s'écrièrent plusieurs voix impatientes.

— Peu de chose, répondit Ben; je demande seulement que vous le laissiez vivre jusqu'à demain matin. Si, au lever du soleil, on n'aperçoit pas de voile, vous agirez envers lui comme bon vous semblera. Il est juste de lui accorder cette unique chance de salut; d'ailleurs, si vous ne la lui donnez pas, ajouta-t-il en reprenant sa première attitude, je me battrai pour lui tant que j'en aurai la force.

Les paroles de Ben produisirent l'effet qu'il en avait espéré. Quelle que fût la dureté de ces hommes sans cœur, ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître et d'avouer que cette demande était juste; mais je crois que la fermeté avec laquelle mon généreux ami faisait mouvoir à leurs yeux la lame brillante de son couteau, influa sur leur esprit plus que toute autre considération.

DERNIERE MINUTE

On nous communique à l'instant qu'une séance de cinéma pour les amis de Tintin aura lieu :
au « CAMEO » de Namur, 49, rue des Carmes, le dimanche 14 décembre, de 10 à 12 heures;
au « MODERN » de Liège, 1, rue Sainte-Walburge, le jeudi 18 décembre, de 14 h. 30 à 16 h. 30.

CHAPITRE LXVII

Il serait difficile de décrire les émotions qui bouleversaient mon âme. Je venais d'échapper à un supplice immédiat; mais ce n'était que différé : ma mort n'en était pas moins certaine. Il y avait si peu de chance de rencontrer un vaisseau, qu'il m'était impossible de concevoir la moindre espérance.

Vous pensez bien qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Qui aurait pu s'endormir en songeant à l'affreuse destinée qui m'attendait au réveil? Avec quelle douleur je pensais alors à ma famille, à mes amis, à l'Angleterre, que je ne reverrais plus! Avec quelle amertume je me reprochais la passion qui m'avait arraché de la maison paternelle !

Comme tant d'autres, hélas! qui ont follement agi, l'expérience venait trop tard; il n'était plus temps de se repentir.

Ben Brace et moi nous étions toujours sur notre petit radeau; nous nous trouvions si près l'un de l'autre que nos épaules se touchaient. Il aurait pu murmurer à mon oreille tout ce qu'il aurait voulu, sans que personne l'entendît; mais il paraissait plongé dans de profondes méditations, et, comme il ne semblait pas disposé à rompre le silence, je m'abstins de lui adresser la parole.

La nuit arriva et promit d'être obscure; dans la soirée, de gros nuages s'étaient montrés à l'horizon, et, quoique la mer fût toujours calme, on prévoyait que le temps allait bientôt changer. Après le coucher du soleil, ces nuages s'étaient élevés de plus en plus, ils avaient couvert tout le firmament et déployé devant la lune un rideau si épais, qu'elle avait complètement disparu à nos regards.

Je fis remarquer à mon compagnon le changement qui s'était opéré dans l'atmosphère, et je ne pus m'empêcher de lui dire que je trouvais la nuit bien noire.

— Tant mieux, enfant! répondit-il d'une voix brève; et il retomba dans le silence qu'il avait gardé jusque-là.

Je restai longtemps préoccupé de sa réponse.

— Tant mieux! répétais-je en moi-même; qu'est-ce qu'il a voulu dire? A quoi l'obscurité peut-elle nous être bonne? Quel avantage peut-il trouver à ce que le temps soit obscur? Les ténèbres, si profondes qu'elles puissent être, n'amèneront pas de navires dans ces parages; le soleil ne s'en lèvera pas moins, et, au point du jour, il me faudra mourir. Que signifie donc cette parole de Ben Brace, et pourquoi m'a-t-il fait cette réponse?

Il est impossible qu'il ait songé à me donner de l'espérance; depuis le moment où il a obtenu pour moi ce répit de quelques heures, il ne m'a pas même adressé la parole; à quoi bon? Il n'y a pas de consolation, pas de soulagement à m'offrir, et cependant il m'a bien dit : Tant mieux!

J'allais enfin lui demander ce qu'il avait voulu dire; mais au moment où je me disposais à le faire, il se retourna

C'était la voile du radeau qui fuyait devant la brise...

sur lui-même, et il me devint impossible de lui parler assez bas pour que les autres n'entendissent point mes paroles; il était plus prudent de garder le silence, et j'attendis une meilleure occasion pour questionner Ben Brace à l'égard de cette réponse que je ne pouvais comprendre.

CHAPITRE LXVIII

Les ténèbres étaient devenues tellement épaisses que je distinguais à peine mon compagnon qui se trouvait auprès de moi; le grand radeau lui-même ne formait plus à mes yeux qu'une masse informe dont la voile se détachait vaguement sur le fond noir du ciel.

Malgré cette profonde obscurité, j'avais cru voir que Ben Brace avait son couteau à la main, et qu'il le tenait comme un homme qui est prêt à en faire usage; mais quelle pouvait être son intention?

Tout à coup il me vint à l'idée qu'il soupçonnait quelque chose, qu'il avait peur que mes bourreaux ne voulussent pas attendre jusqu'au lendemain pour exécuter leur odieux projet et que, redoutant une attaque de leur part, il s'était placé entre eux et moi, afin de me défendre si les matelots manquaient à leur parole. L'attitude qu'il avait prise pouvait donner lieu à cette supposition, qui m'était confirmée par la manière dont il tenait son couteau.

Ainsi que je l'ai rappelé dans le chapitre précédent, Ben Brace et moi nous étions toujours sur les deux planches qui nous avaient portés depuis l'instant où nous avions quitté *la Pandore;* elles étaient attachées à l'arrière du grand radeau, c'est-à-dire que, lorsque celui-ci était poussé par la brise, nous nous trouvions dans son sillage. La figure de mon protecteur se trouvait tournée du côté des matelots; il me sembla qu'il n'était plus couché, mais accroupi comme un homme qui cherche quelque chose. Dans tous les cas, il était impossible d'arriver jusqu'à moi sans passer sur son corps, et c'est pourquoi je supposais qu'il avait pris cette position afin de veiller à ma défense.

Non seulement l'obscurité devenait de plus en plus profonde, mais la brise, beaucoup plus forte qu'à l'ordinaire, s'était levée à la même heure que la nuit précédente, et le radeau glissait rapidement sur la mer, en produisant un bruit qui annonçait la vitesse de sa marche.

Plongé dans une sorte de stupeur, j'écoutais ce bruit monotone qui engourdissait ma pensée, lorsque je fus tiré d'une rêverie par cette observation qui me frappa tout à coup: le froissement de l'eau était moins fort, le bruit s'affaiblissait peu à peu, et je finis par ne plus rien entendre.

La voile était probablement tombée, car la brise soufflait toujours avec la même force, et le radeau ne marchait plus.

J'écoutai de nouveau en redoublant d'attention; et, à ma grande surprise, j'entendis encore le bruit du radeau, mais dans le lointain. Comme j'allais demander à mon compagnon l'explication de ce phénomène, un cri frénétique retentit sur la mer et fut suivi d'un bourdonnement confus de voix animées qui arrivaient jusqu'à nous.

— Sauvés ! m'écriai-je en me levant tout ému; sauvés! n'est-ce pas, c'est un navire qui approche?

— Oui, nous sommes sauvés, enfant, mais seulement de ces misérables, répondit une voix que je reconnus pour celle de Ben Brace; le vent pousse au loin tous ces lâches, et, tant qu'il soufflera, nous n'avons rien à craindre.

J'aperçus alors un point blanchâtre qui ne tarda pas à disparaître : c'était la voile du radeau qui fuyait devant la brise.

Ben avait coupé les cordes qui reliaient nos planches à celles des naufragés, et ceux-ci étaient déjà à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où nous étions restés. Au milieu des ténèbres qui nous enveloppaient tous, l'équipage n'avait pas surpris la manœuvre de Ben; mais il avait fini par découvrir que nous étions séparés de lui, et c'est alors qu'il avait exprimé sa colère et son désappointement par les cris et les menaces qui avaient frappé mon oreille.

— Ne crains rien, ils ne peuvent plus nous attaquer, me dit mon brave protecteur; quand même ils essayeraient de nous rejoindre lorsque la brise tombera, nous ferions marcher notre radeau plus vite que leur pesante machine.

Je ne sais pas comment Ben avait fait, mais il était parvenu à se procurer deux rames, qu'il avait enlevées du grand radeau; il m'en donna une, s'empara de la seconde, et, nageant dans le sens opposé à l'équipage, c'est-à-dire contre le vent, nous continuâmes de ramer pendant le reste de la nuit.

Nous nous arrêtâmes lorsque le jour vint à paraître, et, nous reposant de nos fatigues, nous jetâmes les yeux autour de nous, espérant qu'une voile se dessinerait à l'horizon.

Mais rien ne frappa nos regards, la mer était déserte, le radeau avait complètement disparu : nous étions seuls à la surface de l'Océan!

Je pourrais vous raconter les autres périls qu'il nous a fallu traverser, mon brave compagnon et moi, avant d'arriver à cette heure bénie où nos yeux découvrirent enfin les voiles blanches d'un navire, d'un beau vaisseau qui nous prit à son bord, et grâce auquel nous avons revu l'Angleterre et tous ceux que nous aimions. Mais je ne veux pas vous fatiguer de ces détails; qu'il me suffise de vous dire que nous avons été sauvés.

Oui, nous vivons encore, mon compagnon et moi, et nous sommes restés marins, parcourant toujours la mer, non plus, il est vrai, sous la domination d'un monstre comme le chef du négrier. Nous sommes tous les deux capitaines, moi d'un navire appartenant à la Compagnie des Indes, et mon brave ami d'une grande barque tout aussi belle que l'était *la Pandore,* et dont il est actionnaire.

Ben Brace fait toujours le commerce avec la côte d'Afrique, mais un commerce honnête et légitime; sa cargaison est composée d'ivoire, de poudre d'or, d'huile de palme, de plumes d'autruche, et non pas de chair humaine. Il a fait de bonnes affaires et chaque fois qu'il revient au pays, il dépose à la Banque, ou ailleurs, une somme d'argent considérable. Je me réjouis de sa prospérité, et je suis convaincu, lecteur, que vous prenez part à la joie de cet excellent ami.

Quant à ceux qui composaient l'équipage de *la Pandore,* pas un des forbans qui étaient dans la guigue, ou sur les planches du radeau, n'a jamais revu le rivage; ils ont tous péri misérablement sans qu'une main les ait assistés, qu'une larme ait été donnée à leur mémoire. Dieu seul contempla leur agonie; et quand un navire, ayant aperçu le radeau, s'en approcha pour sauver les malheureux qu'il portait, ceux-ci n'existaient plus : leurs victimes étaient vengées.

FIN

Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loreau.

Jeudi prochain, 11 décembre, Tintin commencera la publication de

LA VALLÉE DE LA PEUR

Une aventure de Sherlock Holmes, par Arthur Conan Doyle.



Vous connaissez tous l'étonnant détective anglais, à la longue silhouette anguleuse, au flegme imperturbable qui, grâce à son intelligence extraordinaire, à sa prodigieuse puissance de raisonnement, parvient à déchiffrer les énigmes les plus déconcertantes.

Dans « La Vallée de la Peur », Sherlock Holmes se trouvera aux prises avec une monstrueuse organisation criminelle, dirigée par un homme génial et démoniaque...

Mais chut, n'en disons pas plus !

Nous sommes certains que vous dévorerez ce passionnant roman avec une impatience qui n'aura d'égale que votre enthousiasme pour les prodiges accomplis par Sherlock Holmes.

« La Vallée de la Peur », dont nous publions une édition revue pour la jeunesse, est due à la plume du grand romancier britannique Arthur Conan Doyle.

De descendance anglo-irlandaise, Arthur Conan Doyle est né à Edimbourg, en 1859. Il exerça d'abord la profession de médecin dans sa ville natale puis, animé par le désir de voir le monde, visita longuement l'Afrique et l'Asie. C'est l'un des plus brillants auteurs de romans policiers et son personnage de détective : Sherlock Holmes, est connu du monde entier !

A. Conan Doyle est mort à Crowborough en 1930.





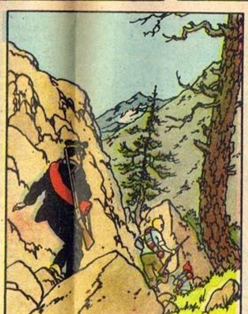
LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
Sales bêtes!... Je m'en vais les exterminer...
Non, non! Ne gaspillez pas nos munitions...
Sale pays de tonnerre de Brest!... Quand donc en sortirons-nous?...
Demain, señor capitaine, nous quitter la forêt.
Et le lendemain soir...
Nous camper ici cette nuit... Là-haut, derrière montagnes, le Temple du Soleil...



Là-haut?... Bon sang de bon sang!... Encore grimper?... Ça n'en finira donc jamais?
Dommage que nous n'ayons plus de cordes!... J'ai l'impression qu'elles nous auraient été très utiles.

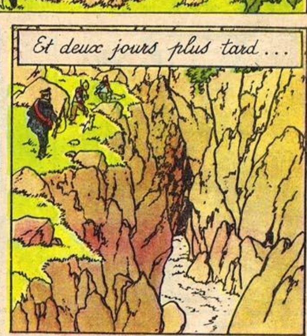


Le lendemain matin.
En route!... Ça, par exemple! Où as-tu déniché ces cordes?
Toi dire nous avoir besoin de cordes. Moi les fabriquer ce matin avec lianes...





Diable! Le Temple du Soleil est bien défendu... Ce torrent est infranchissable... Plus loin, peut-être, trouverons-nous un passage...



Et deux jours plus tard...



Rien à faire, capitaine... Nous allons essayer de passer ici... Il y a là un piton rocheux autour duquel nous pourrons lancer une corde...
Ça va!



Allons-y!



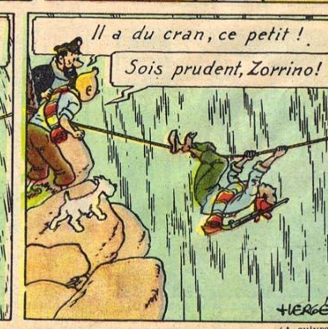
Hourrah! Ça y est!



Voilà l'autre bout fixé à un arbre... Et maintenant, qui passe le premier?



Zorrino! avec fusil Tintin, pour prouver corde très solide!



Il a du cran, ce petit!
Sois prudent, Zorrino!
HERGÉ

(A suivre.)



Geneviève de Brabant



Dessiné et raconté par Tonet Timmermans.



Bien qu'il se fit passer pour un preux chevalier et un serviteur fidèle, Golo avait le cœur jaloux et haineux.



Pourtant, Siegfried lui faisait confiance. Il ne remarquait point que Golo les épiait sans cesse, son épouse et lui-même.



A quelque temps de là, Geneviève prit congé de ses parents.



Mais, avant de partir, elle se retira dans la chapelle et pleura de devoir abandonner ces lieux qui avaient été les témoins de son bonheur.



Heureusement son amour pour Siegfried dissipa bientôt cette tristesse, et elle quitta sans crainte sa terre natale.



Partout, sur son passage, le cortège fut acclamé par la population.



Un jour, Siegfried pria Robert de Meifeld d'aller lui chercher un document qui se trouvait dans le coffre de voyage de Golo.



Au moment où le chevalier ouvrait le coffre, son regard fut attiré par un gant noir.



Aussitôt un soupçon s'empara de son esprit. Serait-il possible que l'inconnu qui avait défié Siegfried et qui avait combattu pour Geneviève, eût été Golo?

ROB ROY MAC GREGOR

(Adapté de Walter Scott par Jacques Laudy.)





























(A suivre.)

St Nicolas et l'oiseau

CONTE INÉDIT

La fête de Saint Nicolas était proche, et les enfants, dans la maison, faisaient mille projets. Annette demanderait à l'illustre Saint une poupée qui parle. François, son frère, souhaitait recevoir un mécano. Lise, la cadette, se contenterait d'un pantin dont on agite les ficelles.

— Et toi, Jean-Louis, qu'aimerais-tu recevoir de Saint Nicolas ? lui demandèrent ses parents.

— Oh ! moi, rien du tout ! répondit Jean-Louis.

Mais, en vérité, ce qu'il souhaitait recevoir, personne n'aurait pu le lui donner : pas même Saint Nicolas ! Parce que le désir le plus gand de Jean-Louis était que son oiseau chantât !

L'entrée de cet oiseau dans la maison, c'était toute une histoire. Un jour que Jean-Louis rentrait de l'école, il avait recueilli sur sa route un moineau blessé. Au vrai, on ne savait au juste de quel mal souffrait l'oiseau, mais lorsqu'il s'efforçait de prendre son vol, ses ailes refusaient de le porter. Alors Jean-Louis l'avait abrité dans ses deux mains jointes et il l'avait ramené chez lui.

Ses frères et ses sœurs firent fête à l'oiseau, mais les parents de Jean-Louis n'entendaient point que le plus jeune de leurs enfants gardât dans sa chambre ce moineau blessé. Cependant, à force de supplications, ils cédèrent. Ils consentirent à ce que l'enfant soignât la bête infirme et même, pour plus de sécurité, ils descendirent du grenier une petite cage qui ferait l'affaire du moineau.



Jean-Louis, au comble du bonheur, baptisa sa bête adoptive du nom de Musique parce qu'il espérait bien que le moineau, lorsqu'il serait guéri par ses soins, se remettrait à chanter selon l'habitude des moineaux de campagne.

L'oiseau guérit, en effet, mais il ne chanta point ! Malgré les exhortations de Jean-Louis, il demeurait immobile et silencieux sur son bâton. L'enfant, qui aimait par dessus tout le chant des oiseaux, s'attrista de ne pas entendre Musique chanter à tue-tête. Et les jours passèrent ainsi, sans qu'une petite chanson ne vint égayer la maison.

La veille de la Saint Nicolas, chacun mit dans la cheminée ses petits souliers avec une carotte pour l'âne de l'illustre visiteur nocturne et, aussi, la liste des jouets qu'il souhaitait recevoir.

Jean-Louis n'imita point ses frères et ses sœurs. Il alla se coucher comme chaque soir, ne manifestant nulle impatience de voir paraître le lendemain matin.

Cependant, dans son lit, il ne pouvait dormir. Mille pensées se bousculaient dans sa tête. Si, tout de même, Saint Nicolas pouvait... — on dit qu'il est si puissant ! — ...faire que le moineau de Jean-Louis chantât, comme l'enfant lui en serait reconnaissant !

Au milieu de la nuit, Jean-Louis se leva. Il alluma une bougie, arracha de son cahier d'écolier une feuille, et, du mieux qu'il put, il écrivit, lui aussi, une lettre à Saint Nicolas :

« Cher Saint Nicolas, disait-il, je ne vous demande pas de jouets, ni de friandises, ni rien de ce qui coûte beaucoup d'argent. Faites seulement que mon moineau Musique se remette à chanter, et je serai content ».

Après avoir déposé ce billet dans un de ses souliers, devant la cheminée, Jean-Louis regagna son lit, et, cette fois, le cœur rempli d'une belle espérance, il s'endormit tout de suite.

Le lendemain matin, six décembre, il fut réveillé par un chant d'oiseau. Mais oui, c'était bien un oiseau qui chantait ! Dieu du Ciel ! Saint Nicolas, le jour de sa fête, l'avait exaucé ! Aussitôt, il sauta hors de son lit, courut à la fenêtre où était accrochée la cage de Musique, mais s'en étant approché, il constata que la porte en était ouverte et que l'oiseau n'y était plus !

Jean-Louis ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Quoi ! la cage était ouverte et un oiseau — qui ne pouvait être que Musique, mais qu'il ne voyait point — chantait, quelque part, dans les hauteurs de la chambre.

Alors, ayant levé la tête, il aperçut Musique qui battait des ailes, par dessus les meubles, et chantait à tue-tête chaque fois qu'il allait se poser sur le sommet de la fenêtre fermée.

Jean-Louis devina ce qui s'était passé. Durant la nuit, Saint Nicolas avait ouvert la cage à l'oiseau, et celui-ci, ayant retrouvé sa liberté, avait, par la même occasion, retrouvé sa chanson perdue.

Cependant, il restait à Jean-Louis un geste à faire, un geste difficile dont Saint Nicolas, au cours de la nuit, lui avait montré la signification. Il lui restait à ouvrir la fenêtre, afin que le moineau s'envolât vers le jardin de décembre, et la route, et le ciel, seuls endroits où sa chanson pouvait vivre.

Alors Jean-Louis accomplit le sacrifice suprême : il ouvrit la fenêtre de sa chambre, à deux battants, malgré le froid vif qui entrait. Et le moineau Musique s'envola dans le ciel, d'une aile rapide, non sans avoir salué son jeune hôte d'un pépiement joyeux.

Jean-Louis souhaitait que son oiseau chantât ? Il chantait, à présent, sur la plus haute branche d'un arbre du jardin. Et l'enfant l'écouta longtemps, ivre de sa liberté retrouvée, jusqu'à l'instant miraculeux où il monta dans le ciel.

Jamais, pour lui, la fête de Saint Nicolas ne fut en même temps si douce et si triste, traversée par le sentiment du devoir et le chant d'un oiseau.

O



RIRI PARTICIPE AU GRAND CONCOURS GRATUIT D'ECHANGE D'IMAGES

organisé par les Agences de Publicité A. VAN YPERSELE & Co et ROSSEL, et doté de 650,000 francs de prix (150,000 en argent, 500,000 en cadeaux).



Riri, comme chaque matin, « lève » la boite aux lettres et y découvre un magnifique imprimé en couleurs. Il s'étonne.



Curieux, par nature, il a tôt fait de parcourir du regard la feuille merveilleuse. En voilà des images et des images! Que signifie?...



Il comprend bientôt qu'il s'agit d'un grand concours d'échange de marques. Et, c'est un concours **gratuit** doté de prix sensationnels.



Il explique à ses amis comment fonctionne ce concours original. Il suffit de choisir une image et d'en réunir le plus grand nombre.



Le papa de Riri a été mis à contribution. Le soir même, il rapporte du bureau une première moisson de vignettes.



Riri a de l'imagination. Il alerte ses grands parents, ses tantes et ses oncles, tous les amis de la famille.



Ses devoirs terminés, Riri s'ingénie à rendre service aux personnes qu'il rencontre! En récompense, il reçoit de nouvelles vignettes.



Il se rend aux bourses d'échanges, sur la grand'place de sa ville, et augmente sans cesse sa collection.



Et quelques jours plus tard, il entreprend de dénombrer les images qu'il a collectionnées. Le résultat est encourageant.



Comme le 15 février est proche, il emballe « ses » vignettes en un joli paquet et, le cœur battant, il le remet à la poste.



Puis la proclamation des résultats paraît dans la presse. Riri y lit son nom en tête des vainqueurs...



Parmi ses camarades, c'est un enthousiasme indescriptible, chacun félicite l'heureux lauréat. Avouez, qu'il l'a bien mérité !

Mes Amis, participez, comme Riri, à ce grand concours gratuit. Faites-vous aider par vos parents, vos tantes, vos oncles, vos cousins, vos connaissances, en un mot, par tous ceux qui passent à portée de votre main ! Dans peu de jours, distribution des feuilles dans toutes les boites aux lettres de Bruxelles et agglomération bruxelloise; quelques jours après, partout ailleurs en Belgique. Bourses d'échange sur toutes les grand'places.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC

























PETITE HISTOIRE DE LA TABLE



LORSQUE nos lointains ancêtres cessèrent de mener une existence sauvage et de se nourrir au hasard des chasses, la « cuisine » fit son apparition. Les repas ne furent plus seulement considérés comme un moyen d'apaiser sa faim, mais aussi comme un plaisir. On en prenait occasion pour se réunir entre amis et pour échanger d'agréables propos.

Dans l'antiquité classique, en Grèce et à Rome, on avait pris la curieuse habitude de



manger couché ou, plus exactement, accoudé, sur des sortes de canapés. Les convives se servaient d'une écuelle à l'aide de laquelle ils buvaient les mets liquides. Quant à la viande et aux autres mets solides, ils étaient déposés par fragments sur de petites tranches de pain que l'on portait à la bouche sans le secours d'aucun ustensile.

Les mets grecs et romains étaient aussi copieux que raffinés. Qui, par exemple, songerait encore aujourd'hui à préparer ce plat fin, tant apprécié par les gourmets de Rome : un hachis de pétales de roses et de cervelles de porc bouillies, agrémenté de jaunes d'œufs, d'huile d'olive et de vin pimenté ?

Nos ancêtres — Gaulois et Francs — étaient de mœurs beaucoup plus simples. Assis sur la terre nue ou sur des peaux de bêtes, ils prenaient leurs mets disposés, tout découpés, sur des tables basses. Mais, petit à petit, les tables devinrent plus hautes, et les convives finirent par s'asseoir sur des escabeaux. A l'époque de Charlemagne, le couvert était dressé sur des tréteaux que l'on dissimulait par devant à l'aide d'une pièce d'étoffe. Cette table, disposée en fer à cheval, laissait libre le milieu de la pièce afin que les convives pussent, entre les services, y chanter, y lutter ou y danser. Quelques centaines d'années plus tard, à la Renaissance, la table, telle que nous la connaissons aujourd'hui, fit son apparition. Elle reçut une nappe. Avant de s'y asseoir, les convives se lavaient les mains et se nettoyaient les ongles, puis s'y installaient, le chapeau sur la tête et la serviette — quand il y en avait — sur l'épaule ou le bras gauche. Les verres se trouvaient à la droite de chacun. Il arrivait parfois que l'un des dîneurs offrît à boire à l'un de ses voisins dans son propre verre. Sous peine d'affront, ce voisin était tenu d'accepter l'offre et de boire après s'être essuyé les lèvres. Les aliments liquides et solides étaient portés à la bouche à l'aide d'une écuelle, mais, plus souvent encore, avec les doigts.



On ne connaissait pas le sucre à la Renaissance. On mangeait beaucoup de légumes et de viandes très épicées. Les vins demeuraient un luxe assez rare et, comme boisson courante, l'on usait d'eau rougie et de bière.

Avec le grand siècle, celui où brilla le nom du Roi-Soleil, les repas devinrent vraiment extrordinaires. Et que l'on ne s'y trompe pas ! Ce n'est pas seulement à la Cour de Versailles que l'on mangeait bien et beaucoup, mais dans la plupart des foyers bourgeois de l'époque. Voici un exemple



de menu courant dans le Paris des années 1600 et quelque : trois ou quatre potages, des ragoûts, des rôtis de petits et de gros oiseaux, des poissons, des entremets d'œufs, des légumes au beurre, des fruits et des crèmes, des confitures et des massepains...

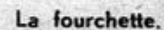
En ce temps-là, la table rectangulaire avait fait place à la table ovale ou arrondie qui offrait aux convives l'avantage de pouvoir s'interpeller aisément. Le sucre, le café et le chocolat avaient fait leur apparition. Mais on ignorait encore la pomme de terre qui ne devait se répandre en Europe occidentale qu'à la fin du dix-huitième siècle. A cela près, on mangeait, en 1680, comme on mange aujourd'hui.

De quels ustensiles se servait-on ?

Les verres.

Les premiers vases à boire consistaient sans doute en cornes d'animaux, que l'on creusait pour qu'elles pussent contenir du liquide. Mais, très rapidement, l'on fit des coupes, des calices, des canthares de terre, d'étain, d'argent et même d'or. On sait, cependant, que dès le quinzième siècle avant J.-C., les Egyptiens connaissaient le verre, mais c'était un verre opaque beaucoup plus grossier que celui que l'on créera, au treizième siècle, en France.

★



La fourchette.

La fourchette apparut pour la première fois à la fin du seizième siècle, mais elle demeura longtemps une fantaisie de haut luxe. On l'enfermait dans un étui que l'on emportait partout avec soi. Au début, elle n'avait que deux dents, mais elle passa bientôt à trois, puis à quatre dents.

Le couteau est beaucoup plus ancien, de même que la cuillère. Cette dernière, cependant, ne servit longtemps qu'à verser les mets liquides dans l'écuelle du convive, sans qu'on songeât à la porter elle-même à ses lèvres.

★

La vaisselle.

A partir du dix-septième siècle, les tranches de pain et les écuelles firent place aux assiettes individuelles. D'abord, elles furent de terre, de bois, d'étain ou d'argent. Mais, dès le siècle suivant, on en créa en porcelaine et en faïence, comme de nos jours.

Telle est, mes amis, la brève histoire de la table, du manger et du boire. Pour être moins connue que les autres branches du progrès humain, elle n'en est pas moins, à mons avis, digne d'intérêt et de curiosité. Qu'en pensez-vous ?



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



















– AH ! AH ! VOUS PERSIFLEZ, MON CHER PROFESSEUR ? A VOTRE AISE... MAIS SACHEZ QUE POUR VOUS DELIER LA LANGUE, NOUS AVONS A NOTRE DISPOSITION UN CHOIX VARIE D'EXCELLENTS MOYENS TRES PERSUASIFS.

– OH ! JE N'EN DOUTE PAS UN SEUL INSTANT, CHER COLONEL !...

